

Un chien chez l'Homme

Essai sociologique
sur les raisons d'une annexion réussie
et de sa perdurance

Laurent MELTZER

Cynologiste®

novembre 2010



« J'aime les gens qui doutent : ils me rassurent. »

B. Cyrulnik, neurologue, psychiatre, éthologue et psychanalyste,

« Mémoire de singe et paroles d'homme », Hachette, 2009



*« Envers bêtes et gens les duretés sont sœurs ;
On est mauvais ou on est bon : l'homme n'a pas deux cœurs,
L'un tendre et doux pour son semblable,
L'autre pour la bête intraitable ... »*

J. Mareschal, extrait de « *L'ânon* », 1857, poème dédié et récompensé par la SPA

« C'est la dignité humaine qui est en jeu dans la douceur à l'égard des bêtes. »

J.-P. Digard, « *Les Français et leurs animaux / Ethnologie d'un phénomène de société* », Hachette, 2005

Jacques-Philippe Delmas, duc de Gramont (1796-1862), Grand officier de la Légion d'Honneur, Général de division et Député, fit voter à l'Assemblée générale législative, le 2 juillet 1850, la loi dite *Loi Grammont*.

Celle-ci punissait de un à quinze francs d'amende, ainsi que d'une peine d'un à cinq jours de prison, « *les personnes ayant fait subir publiquement des mauvais traitements aux animaux* ».

Complétée par la loi n° 51-461 du 24 avril 1951, puis abrogée par le décret n° 5961051 du 7 septembre 1959, la cruauté envers les animaux est désormais illégale, y compris dans le cadre privé.

Selon le *Grand Larousse Illustré en 3 volumes*, Larousse, 2005, la cruauté est un « *penchant à faire souffrir* »

La cruauté n'a donc aucune définition utilisable.



Sommaire

I. Avant-propos	5
II. Avant-hier	7
III. Hier	14
IV. Aujourd'hui	20
V. Demain	37
VI. Épilogue	39
VII. Crédit bibliographique	40

Note :

Les ouvrages cités au chapitre *Crédit bibliographique* sont ceux qui ont été étudiés et ont donné lieu soit à citation dans le texte (dans ce cas chaque référence de citation a été réduite afin de ne pas alourdir l'essai), soit à référence indirecte (dans ce cas ladite référence indirecte a été citée *in extenso*), soit à réflexion de l'auteur.

Par complémentarité, les ouvrages, articles, communications, résultats d'expérience, essais et autres écrits, qui ne sont pas explicitement cités dans ledit chapitre, ont été utilisés « de manière indirecte », autrement dit n'ont pas été directement étudiés, mais font partie du crédit bibliographique d'un ouvrage qui l'a été.



I. Avant-propos

Cet avant-propos paraîtra étrange : il n'est composé que de citations.

Les chapitres suivants utilisent également abondamment les citations.

Il s'agit cependant, plutôt que de plagier leurs auteurs et de s'appropriier leurs idées, réflexions, travaux et expériences, de tout simplement leur rendre hommage en les citant chacun nommément dans leurs textes, eux qui ont, bien avant moi et surtout de bien meilleure manière, su exprimer ce que j'aurais bien aimé avoir le talent de savoir exprimer moi-même.

« Si Dieu avait eu besoin d'être adoré, il n'eût créé que des chiens.

Le chien est bien plus apte que l'homme à l'amour.

Un chien affamé, battu, jeté à l'eau par son maître, s'il en réchappe reviendra gémir d'amour à ses pieds. »

R. Barjavel (1911-1985), « *La faim du tigre* », Denoël, 1966

« Le chien est finalement une arme exigeante, encombrante, repérable, pas pratique et totalement inefficace pour incendier les voitures et les salles de sport. Le ciel préserve nos chiens et nous-mêmes des outrances de ces rappeurs, dresseurs, parieurs, provocateurs, bagarreurs, aboyeurs, prêcheurs de violence et même législateurs non-connaisseurs.

Honte aux créateurs des chiens-tueurs, aux acteurs et aux spectateurs des ignominies que sont les combats de chiens.

Le chien de combat, si on l'aime, est prêt à rendre les armes. Les anciens l'ont prouvé ; La bête, ce n'est pas le quadrupède. C'est le « bimano-bipède ». Le mot est de Proudhon, comme chacun sait. »

R. Triquet, « *Combats de chiens, chiens de combat, et l'homme* », Ethnozootecnie n° 78, 2006

« Il est bien réducteur et stérile de tracer une frontière infranchissable entre l'homme et l'animal, entre la nature et la culture. »

D. Guillo, « *Des chiens et des humains* », Le Pommier, 2009

« Nous avons dépensé une grande énergie pour nous arracher à notre condition animale, nous n'avons pourtant jamais réussi à vivre sans les animaux. »

B. Cyrulnik, « *La fabuleuse aventure des hommes et des animaux* », Hachette, 2001



*« Tu dis que tu aimes les fleurs et tu leur coupes la queue,
tu dis que tu aimes les chiens et tu leur mets une laisse,
tu dis que tu aimes les oiseaux et tu les mets en cage,
tu dis que tu m'aimes alors moi j'ai peur. »*

J. Cocteau (1889-1963, Académie française 1955)

*« Que de blessures narcissiques pour payer nos progrès !
Copernic nous apprend que le Terre n'est pas le centre de l'univers ;
Darwin découvre que l'homme, fils de Dieu, participe au monde animal ;
Freud nous fait comprendre que notre esprit rationnel est géré par notre inconscient irrationnel ;
et maintenant voilà que l'on découvre le psychisme animal, son accès au social, au langage et au symbole.*

Ceux qui ne supporteront pas cette connaissance se voileront l'esprit.

Ils retourneront aux croyances antérieures, plus gratifiantes pour leur narcissisme.

*Les autres tenteront peut-être cette aventure scientifique qui permet de poser quelques étonnantes questions venues du
monde animal. »*

*« Il paraît difficile d'obtenir, en psychologie, une information objective,
puisque l'esprit de l'observateur peut modifier le sens de la chose observée.*

L'observateur et l'observé sont coauteurs de l'événement psychique. »

*« [...] l'observateur ne peut pas s'empêcher de donner un sens à la chose observée,
de l'interpréter et, par là même, de la modifier: »*

« Dès son fondement neurophysiologique, l'observation est déjà un acte de création. »

« Notre préalable idéologique sert de préalable interprétatif à toute perception du monde. »

« L'évidence, c'est pas évident. »

B. Cyrulnik, « Mémoire de singe et paroles d'homme », Hachette, 2009

*« Au cours de mes lectures, je tombe parfois sur des gens qui affirment avec beaucoup d'autorité que les animaux sont
dénués d'intention et de sentiments ;*



Alors je me demande « Est-ce que ces types ont un chien ? »

F. De Waal, in: C. Dreifus, «A conversation with Frans de Waal», New York Times, 2001

« S'il est difficile de mettre bon ordre aux comportements des hommes entre eux, on imagine aisément ce qu'il en est en matière de conduite à l'endroit des animaux. »

C. Danten, « Un vétérinaire en colère - Essai sur la condition animale », VLB, 1999

« L'homme, selon lui, n'est pas le seul animal à penser mais il est le seul à penser qu'il n'est pas un animal. »

K. Lou Matignon, « La plus belle histoire des animaux », Seuil, 2000

« Les hommes, eux, voient souvent mieux ce qu'ils pensent que ce qui est. »

B. Cyrulnik, « La plus belle histoire des animaux », Seuil, 2000

II. Avant-hier

« Le fait de vivre dans une même niche écologique entraîne des convergences évolutives et des coadaptations entre espèces qui peuvent les rapprocher les unes des autres, notamment au plan comportemental, même si elles sont éloignées généalogiquement. »

D. Guillo, « Des chiens et des humains », Le Pommier, 2009

« La domestication d'une espèce faisant référence à une association entre celle-ci et l'espèce humaine, l'étude de ce phénomène requiert une double approche : d'une part les relations entre l'espèce domestiquée et l'espèce sauvage dont elle est issue et les espèces sauvages proches phylogénétiquement, d'autre part le degré de développement cognitif de l'Homo Sapiens à la date présumée ou démontrée où l'espèce domestique a divergé de l'espèce-mère sauvage. »

B.-L. Deputte, « Domestication du chien : réflexions éthologiques », Ethnozootechnie n° 78, 2006



Pendant l'Oligocène (-34 à -24 millions d'années), les Canidés primitifs se sont diversifiés en plusieurs sous-familles dont l'une d'elles, les Caninés, se diversifia à son tour pour, au Pliocène (-7 à -5 millions d'années), donner naissance au premier ancêtre direct du loup (genre *Canis*) sur le continent Américain.

Canis gagne ensuite l'Eurasie et l'Afrique.

Vers -1,7 million d'années, on recense en Europe trois espèces *Canis* de taille moyenne ; le loup gris « ancestral » apparaît en Eurasie il y a environ 1 million d'années.

D'espèce ubiquiste, le loup est extrêmement adaptable, comme en témoigne sa distribution géographique et le nombre élevé de ses « sous-espèces » (L. David Mech, «*The wolf: The Ecology and Behavior of an Endangered Species*», *Natural History Press, 1970*) ; cette caractéristique morphotypologique se retrouve aujourd'hui chez le chien, avec en sus une bien plus grande variabilité génétique (le loup est une espèce fondamentalement génétiquement homogène, contrairement au chien dont au moins 400 espèces sont recensées, même si non officiellement reconnues - J.-P. Vaissaire, «*Encyclopédie Royal Canin du Chien*», *Hatier, 1997*).

Mais pourquoi parler du loup ?

Parce que la biologie moléculaire nous permet à présent qu'être quasiment certains que le chien actuel (*Canis [Lupus] Familiaris*) descend bien du loup gris (*Canis Lupus*), parfois appelé « loup ancestral », ou à tout le moins qu'ils possèdent un ancêtre commun.

Les expériences scientifiques démontrent que loups et chiens ont des différences d'ADN mitochondrial de l'ordre de zéro à 0,2%, alors que loup et coyote (le second étant génétiquement le plus proche du premier), diffèrent de 4% (R.K. Wayne - «*Molecular evolution of the dog family*», *Trends in Genetics, 1993* ; confirmé par C. Vila, P. Salovainen, J.E. Maldonado, I.R. Amorim, J.E. Rice, R.L. Honeycutt, K.A. Crandall, J. Lundenberg & R.K. Wayne, «*Multiple and Ancient Origins of the Domestic dog*», *Science, 1997*).

La datation des squelettes fossilisés de chiens, dans le même périmètre que des restes humains, parfois même entrelacés à ces derniers (on notera que « *la pratique funéraire reste un honneur que l'être humain ne réserve guère à d'autres espèces animales. Hormis les chiens, fort rares sont les bêtes qui ont eu droit à des tombes, y compris parmi les espèces domestiques* », D. Guillo, «*Des chiens et des humains, Le Pommier, 2009*), indiquent que les chiens partagent la niche anthropogénique de manière certaine depuis environ 14.000 ans (période du Paléolithique supérieur, phase du Magdalénien, fin de la dernière période glaciaire).



Les vestiges archéologiques confirment ces informations en indiquant que loups et hommes ont fréquenté les mêmes lieux (cf. représentations picturales, p.e. «*Loup magdalénien*», *Font-de-Gaume*, *Les Eyzies-de-Tayac*, *Dordogne*, *France*).

Toutefois, déterminer que les ossements fossilisés qui ont été retrouvés ont bien appartenu à des chiens et non à des loups de l'époque ne peut se baser que sur la forme du squelette, qui doit présenter des critères ostéologiques suffisamment démarqués de celles du loup, notamment au niveau des os crâniens, ceux-ci étant en général les mieux conservés/fossilisés du fait de leur masse volumique plus importante : réduction des dimensions, raccourcissement de la face, implantation dentaire spécifique, protubérance occipitale externe moins saillante, bulles tympaniques réduites et aplaties, etc. (*S.J. Olsen*, «*Origins of the domestic dog. The fossil record*», *University of Arizona Press*, 1985)

Cependant, la transformation physiologique adaptative du squelette d'une espèce requiert des milliers et même des dizaines de milliers d'années.

Se basant sur la comparaison de fragments d'ADN mitochondrial, certains chercheurs avancent le chiffre de -50.000 à -100.000 ans, soit la période du Paléolithique moyen, pour le début de la mutation adaptative du loup ancestral vers le chien.

Ces datations, aujourd'hui qualifiées d'« optimistes », ont été récemment revues par les nouvelles techniques de datation par ADN génomique (nucléaire) : 135.000 ans semble aujourd'hui bien plus probable pour le début de la cohabitation interspécifique, très vraisemblablement en Asie (*P. Savolainen, Y. Zhang, J. Luo, J. Lundeberg & T. Leitner*, «*Genetic Evidence for an East Asian Origin of Domestic Dogs*», *Science*, 2002)

[pour note, le génome mitochondrial est constitué de 16.000 paires de bases ; il est aussi exclusivement transmis par la lignée maternelle. Le génome nucléaire, de taille plus importante, est constitué de 3 milliards de paires de bases doublées. (*M. Maurer et L. Tibet*, «*Histoire évolutive du chien et des races revisitée par la génomique*», in: «*Comportement et éducation du chien*», *Educagri*, 2010)].

Une très longue cohabitation « prédomesticoire » est donc, sinon prouvée, du moins impossible à écarter.

Il y a 135.000 ans, la branche *Homo [Sapiens] Sapiens* n'a génétiquement pas encore totalement émergé (seuls à ce jour trois crânes, découverts en 1997 en Éthiopie, pourraient éventuellement indiquer que *Sapiens* avait déjà vu le jour, mais rien n'est encore scientifiquement prouvé) : elle fait encore partie du groupe des hominidés (*Hominidae* = « *Grands singes* » selon l'appellation classique utilisée en éthologie), dont certaines populations s'éteignirent à -30.000 ans, et *Homo Neanderthalis* est encore bien présent, sympatrique de *Sapiens*.



Le chien est le seul animal qui perdure aux côtés de l'Homme depuis avant même qu'il ne soit homme.

Un fait unique dans toute l'histoire du Vivant de cette planète.

Mais pourquoi loup/chien et homme se sont-ils initialement rapprochés ?

Pour le loup :

- sédentarisation des humains (réelle à -14.000 ans mais inexistante à -135.000), avec son lot d'ordures qui aurait pu les attirer, alors que leur distance de fuite était probablement très importante (400 m. sur les loups actuels), est une hypothèse peu probable, même en temps de disette : l'instinct atavique de survie d'individus évidemment sauvages n'aurait certainement pas résisté,
- lieu sécurisé pour élever ses petits : pourquoi une niche anthropogénique, peuplée de bipèdes totalement étrangers à l'espèce, aurait-elle été plus sécurisante que le fond d'une caverne ou d'un terrier ? Cette hypothèse est grand-guignolesque,
- rapprochement de son principal compétiteur de chasse : le loup, et même le chien domestique moderne, ne peuvent intellectualiser ce genre de projection. Et quand bien même, pour quoi faire ? L'imiter alors que l'Homme (s'il sait chasser) chasse certainement beaucoup moins bien ? Un loup ne peut avoir ce genre de but intellectuellement projectif. Lui « voler » le gibier abattu après une chasse ? Possible, sans plus.

La réponse ne nous est tout simplement pas connue.

Pour l'homme :

- cynophagie et utilisation de la peau du loup pour protection contre les éléments, alors que l'humain ne sait pas encore « vraiment » chasser, ou du moins que ses actions de chasse sont certainement encore peu (pas ?) coordonnées et en tout cas très dangereuses pour son intégrité physique. Quelques traces de cynophagie ont été trouvées en Europe néolithique (F. Poplin, «Le problème des fonctions du chien au Néolithique», in: J.-P. Demoule & J. Guilaine, «Le Néolithique en France», Picard, 1986 ; J.-D. Vigne, «Les débuts de l'élevage», Le Pommier, 2004).

Même si ce n'est pas « politiquement correct » (sic), il reste indispensable d'admettre que nos lointains ancêtres n'ont certainement pas, ne sachant pas encore eux-mêmes efficacement se procurer de la viande, accueilli des louveteaux à bras ouverts pour le seul plaisir de les caresser,



- tentatives d'imitation des actions chasseresses lupines coordonnées (B. Cyrulnik, «*La fabuleuse histoire des hommes et des animaux*», Hachette, 2008), ce qui aurait développé une empathie interspécifique facilitant le rapprochement pour aboutir à une «*chasse coopérative interspécifique*» (F. E. Zeuner, «*A history of domestical animals*», Hutchinson, 1963) ? C'est une hypothèse plausible,
- envie/besoin d'accueillir un compagnon au sein d'un foyer, autrement dit un animal de compagnie : il y a 135.000 ans, alors que la cellule familiale (cellule de base par pure nécessité sexuelle), est encore à peine d'actualité ? C'est peu probable, d'autant plus que les seuls indices réellement anciens (squelettes entiers de chien dans des sépultures humaines, site de Mallaha, Israël) de ce statut du chien auprès de l'homme datent seulement de l'époque Natoufienne (Les Natoufiens sont les ancêtres de tous les peuples asianiques qui se sont répandus au néolithique, -13.000 à -10.500 ans),
- substitution affective d'avec un enfant perdu : l'espérance de vie était à l'époque de 16 à 18 ans, peu d'humains vivaient donc suffisamment longtemps pour connaître leurs propres enfants. Il aurait cependant fallu que l'aspect affectif touche durement nos lointains ancêtres, alors que, entre 1347 et 1350, la peste noire (bubonique) a tué la moitié des Européens (25 millions de personnes) et que la littérature (Connie Willis, «*Le grand livre*», *J'ai Lu SF, Prix Hugo 1993*) rapporte clairement que les humains étaient si habitués aux décès de leurs proches, enfants y compris, que leur réactions étaient devenues quasi-nulles,
- fonction d'éboueur afin de nettoyer les campements : à -135.000 ans, l'homme était encore très loin de s'être sédentarisé ; la théorie de domestication par sélection naturelle (R. Coppinger & L. Coppinger, «*Dogs : a new understanding of canine origin, behavior and evolution*», University of Chicago Press, 2001) n'apparaît plus obligatoirement pertinente,
- rapprochement afin de partager la chaleur animale, comme le font encore aujourd'hui les Aborigènes d'Australie qui se serrent contre leurs chiens quand les nuits sont trop froides (Hamilton, «*Aboriginal man's best friend ?*», *Mankind*, 1972) ? Possible,
- simple hasard qui aurait fait recueillir des louveteaux, ensuite conservés par curiosité, nourris au sein des femmes et/ou par aliments prémastiqués (B. Cyrulnik, 2008), comme cela se fait encore dans de nombreuses régions d'Asie du Sud-Est (A. Hubert, «*Sur les traces du chien*», *Asie du Sud-est et Monde Insulindien*, vol. XI, 1980), d'Amérique du Sud (populations indiennes d'Amazonie) et d'Océanie (populations horticultrices de Mélanésie ; de manière plus sporadique en Tasmanie et en Australie) (J. Milliet, «*Un allaitement insolite*», in: J. Hainard & R. Kaehr, *Des*



animaux et des hommes, 1987) : c'est plausible, sachant que le phénomène d'imprégnation (empreinte - décrit par Konrad Lorenz (1903-1989) - phénomène permettant à un animal, pendant la période où son organisme synthétise de l'acétylcholine, neuromédiateur socle biologique de la mémoire, « d'intégrer » une autre espèce vivante en tant qu'« amie ») était vraisemblablement connu empiriquement. Mais cela serait en contradiction avec la valeur nutritive représentée par lesdits louveteaux, pour des (presqu')humains vraisemblablement en quête permanente de nourriture (l'agriculture ne naîtra qu'avec la Révolution Néolithique, autrement dit la mutation des groupes nomades chasseurs-cueilleurs vers des groupes sédentarisés, vers -12.000 ans).

Le mystère reste à ce jour entier, et certainement le restera encore éternellement.

Il semble de plus logique de penser que le rapprochement initial a été multifactoriel.

Nous constatons donc la réalité et les effets de ce rapprochement, plusieurs dizaines de milliers d'années plus tard, mais sommes bien incapables d'en définir les raisons initiales, malgré toutes nos sciences, techniques, technologies et facultés projectives/inventives.

C'est notre intelligence même, dont nous sommes si fiers, qui est mise à mal : nous ne savons pas, tout simplement.

Et il est par ailleurs nécessaire de se montrer extrêmement circonspects : en domestiquant le chien (pour peu que celui-ci ait été domestiqué, que ce ne soit pas lui qui se soit « auto-domestiqué » ou que, plus probablement encore, le double phénomène soit à considérer), les hommes d'alors ne disposaient d'aucune référence, d'aucune expérience, d'aucun protocole : la domestication canine a donc obligatoirement été une suite de conjonctures favorables, d'essais et erreurs (pour peu que nos lointains ancêtres aient su correctement tirer les leçons de leurs erreurs sans faire intervenir « la fatalité » ou tout ce qui pouvait leur tenir lieu de divinité à cette époque), de chance en un mot.

Il est également impossible que cette domestication ait à l'origine eu un but bien prédéfini, puisque, à part la viande et la peau, les hommes ne savaient absolument pas ce qu'il serait possible de tirer de l'action domesticatoire.

Au-delà du rapprochement initial, désormais très lointain, question reste cependant posée de savoir pourquoi les deux espèces sont restées aussi proches pendant aussi longtemps, jusqu'à devenir co-évolutives.

J'émettrai quelques hypothèses :



1. les besoins alimentaires des deux espèces sont en partie convergents : carnivore non exclusif, le loup/chien est devenu éboueur, ce qui l'a peu à peu transformé en omnivore, même si ses besoins en protéines animales restent prépondérants. Qui mange la même chose fréquente les mêmes lieux,
2. psychologiquement, les deux espèces ont la même nécessité de se rassembler pour vivre en groupe (instinct grégaire), même si l'espèce humaine a développé une « dimension sociale » que ne peut intellectuellement avoir le chien qui vit dans des environnements totalement artificiels pour lui, restant un être essentiellement -et quoi que l'on puisse en penser- opportuniste,
3. les chiens ont rapidement servi d'« outils » pour aider l'Homme : pour chasser certainement, ensuite pour de très multiples usages (guerre entre clans, traction, levage, portage, etc.), grâce à leurs facultés perceptives, leurs facultés adaptatives et leur tonicité musculaire bien supérieures à celles de l'Homme dans les situations qui intéressaient ce dernier aux époques considérées,
4. la durée de vie d'un chien est optimale du point de vue humain : domestiquer un animal qui vivrait quelques mois n'aurait pas de sens, un autre qui vivrait 80 ans serait trop « encombrant » sur le long terme. On pourrait objecter que la durée actuelle de vie d'un chien (généralement entre 10 et 15 ans) est trop courte : elle l'est certainement aujourd'hui, alors que les progrès de la médecine ont permis d'augmenter drastiquement l'espérance de vie humaine, mais ces progrès ne datent que de peu de temps à l'échelle du Vivant (« *En deux siècles, l'espérance de vie de la plupart des pays du nord est passée de moins de 30 ans à près de 80* », INED -Institut National d'Études Démographiques-, F. Meslé & J. Vallin, «*Montée de l'espérance de vie et concentration des âges au décès*», 2002) : au Moyen-Âge par exemple, l'espérance de vie est estimée entre 22 et 27 ans selon les sources,
5. la taille du chien est bien adaptée : plus petit que l'homme, il sert son besoin atavique de se sentir le maître en toutes choses, tandis que cette même relative petitesse lui permet d'accomplir des tâches dont l'homme est incapable (se faufiler entre les buissons pour débusquer le gibier) et d'être intégré dans les foyers humains sans être trop encombrant ni nécessiter trop de nourriture,
6. l'homme et le chien sont tous deux des animaux diurnes (même si à tendance crépusculaire pour le chien) et ont donc des cycles de vie circadiens quasi-identiques : il n'aurait pas été logique de s'adjoindre un animal nocturne,
7. les chiens ne sautent qu'assez peu en hauteur (guère plus de 2 m. à 2,50 m. -le record absolu est détenu à ce jour par un Berger allemand qui a(urait) sauté 3,58 m. (*donnée non vérifiée*)-) et ne possèdent pas de griffes leur



permettant de grimper : il était donc assez facile de les circonscrire dans des enclos sans craindre qu'ils ne s'échappent,

8. le chien est suffisamment différent de l'homme, physiologiquement parlant, pour que ce dernier puisse assouvir ses besoins d'asservissement ou pire : il n'y a pas, dans un chien, le même miroir anthropomorphique que pourrait renvoyer par exemple un primate supérieur ; un chien est un animal-animal, pas un animal-qui-pourrait-faire-penser-à-un-humain. De par le fait, il est tout rêvé pour intégrer les foyers humains sans être trop psychologiquement/affectivement gênant en cas de problème ou même de simple gêne. Un animal si différent qu'il ne peut obligatoirement pas accéder aux facultés humaines (notamment les facultés de ressentir peur ou douleur) et peut donc, de fait, être traité de toutes façons possibles sans laisser place à la moindre idée de culpabilité de la part du maltraitant.

D'autre part et par opposition aux loups, les chiens possèdent un plus faible taux d'adrénaline, ce qui induit à la fois un seuil de réactivité moins élevé et un taux de mélanine plus faible (une « voie biochimique » existe entre les hormones adrénaline et mélanine) : cette combinaison d'hormones aux taux abaissés a permis les différenciations de couleurs, les dents plus petites, une sexualité continue pour les mâles, une influence sur la vocalisation et les oreilles tombantes (*R. Coppinger & L. Coppinger, 2001*, ouvrage déjà cité plus haut), autrement dit toutes les caractéristiques nécessaires à l'expression de la néoténie et de la diversité raciale.

Nos ancêtres y ont-ils été sensibles ? Probablement non, pas dans un contexte où la survie était une préoccupation de chaque instant.

Mais qui pourrait cependant en être sûr ?

Ceci étant posé, toutes ces hypothèses ayant été formulées, force est cependant de constater que le rapprochement interspécifique a très probablement eu lieu par pur hasard conjoncturel.

C'est sa perdurance qui est, et reste, hors norme.



III. Hier

*« Que me diriez-vous du cry que fait un chien lors qu'on le frappe,
me dit M. N. n'est-ce pas au moins une marque qu'il fent quelque douleur ?*

*Non monfieur, luy dis-je, car le fon ou le bruit que font les orgues, lors qu'on les touche à certains endroits, eft
beaucoup plus grand que le cry d'un chien, & cependant ce n'est point une marque qu'il y ait de la douleur dans les
orgues.»*

J. Rohault (1618-1672), « *Entretien sur la philosophie* », 1671

*« L'alliance avec l'homme n'a pas été sans conséquences puisqu'au fil des sélections, de nettes transformations sont
apparues chez le chien : développement d'un comportement juvénile, diminution de la taille des dents carnassières, du
museau et des pattes. Dépendant de sa famille humaine pour se nourrir, le chien, sorte d'éternel adolescent, se
comporte en effet comme un loup immature. Il rampe, joue, gémit, aboie -l'aboielement chez les louveteaux ou chez les
jeunes coyotes disparaît à mesure qu'ils grandissent-, quémande de la nourriture, se montre jovial et provocateur et
attire sur lui l'attention. Toutefois, si la domestication a infantilisé le chien, son humanisation lui a, en revanche, donné
accès à un apprentissage à long terme et, par conséquent, lui a permis de réaliser des progrès et des performances
intellectuelles bien meilleures que celles de ses congénères en milieu sauvage, contraints à résoudre des problèmes de
survie immédiats. »*

B. Cyrulnik, « *La fabuleuse histoire des hommes et des animaux* », Hachette, 2008

« Aucun animal ne connaît autant d'usages que le chien. »

« Seule sa production laitière semble avoir échappé à l'exploitation par l'homme. »

R. Jussieu, L. Montméas & J.-C. Parot, « *L'élevage en France : 10.000 ans d'histoire* », Educagri, 1999

Depuis son annexion et bien souvent son asservissement à, de, et par la niche anthropogénique, le chien a servi et sert encore, dans toutes les contrées, à un nombre très important de tâches ; à vrai dire il s'agit de l'animal qui a été le plus adapté et est donc, au fil du temps, devenu le plus adaptable :

- pour être consommé : même si la littérature sur la cynophagie est quasi-inexistante (à part quelques informations éparses, voir notamment *M.-P. Horard-Herbin et J.-D. Vigne, « Animaux, environnements et sociétés », A. Ferdière,*



2005), on sait pertinemment que le chien a été consommé pratiquement partout sur la planète, et de tous temps ; par exemple en France, pendant la guerre franco-allemande de 1870, le marché au chien s'est tenu rue Saint-Honoré à Paris. Aujourd'hui encore, « chien » est un nom de viande (d'ailleurs pleine de qualité, savoureuse et bonne pour la santé) pour les Coréens, comme « bœuf » (et non pas vache ni taureau) chez nous ou « *pork* » (et non pas *pig*) chez les Anglais, tandis que, on l'oublie bien souvent, les dernières boucheries canines européennes ont fermé leurs portes en Allemagne dans l'entre-deux-guerres (*B. Malher & X. Denis, «Le chien, animal de boucherie», Ethnozootechnie n ° 43, 1989*).

- pour sa peau tannée (avec ses crottes comme assouplissant) : elle servait à l'entretien des cuirs et était en vente dans toutes les bonnes selleries, jusqu'au début du XX^{ème} siècle,
- pour ses poils filés et tissés, qui servaient à la confection de moufles et gants féminins, ainsi qu'à des pantalons pour homme, ceux-ci qualifiés de « *moins chics* » mais « *tenant aussi chaud que ceux en peau d'ours* » (*S. Mc Hugh, «Dog», Reaktion Book, 2004*),
- pour la garde et la défense (Berger Allemand, [Berger] Malinois, [Berger de Beauce]-Beauceron, Bulldog Anglais, Boxer, Dobermann, Rottweiler, Dogue Allemand, etc.) : la sélection génétique de ces chiens, mais aussi et surtout la manière dont ils ont été dressés (par effet de mode : le Dobermann, pourtant grand, à prédominance noir -livrée anxigène- et lupoïde, entretient souvent d'excellents rapports avec les jeunes enfants) a d'ailleurs abouti, en France, à la loi sur la catégorisation (Arrêté du 27 avril 1999 pris pour l'application de l'article 211-1 du Code Rural et établissant la liste des types de chiens susceptibles d'être dangereux, faisant l'objet des mesures prévues aux articles 211-1 à 211-5 du même code, consolidé le 21 septembre 2000),
- pour la conduite des troupeaux (en France, les Bergers des Pyrénées -Labrit-, Bergers de Brie, [Berger de Beauce]-Beauceron et surtout Borders Collie sont les plus utilisés) ou pour leur garde (Montagne des Pyrénées -Patou-, Mâtin des Pyrénées, etc.),
- pour la guerre : outre les guerres très anciennes (*p.e.* en 628 av. J.-C., les Lydiens ont mis sur pied un bataillon de chiens de combat), en 1917, le général Lyautey, alors Ministre de la guerre, crée le « *Service des chiens de guerre* », tandis que, en 2007 en Irak, l'U.S. Air Force emploie des chiens sur le théâtre des opérations,
- pour le portage : correctement équipé et harnaché, le Malamute (Alaskan Malamute) arrive à porter jusqu'au tiers de son propre poids,



- pour la traction : traîneaux dans les régions arctiques, carrioles en Europe (attelages canins encore fréquents au XIX^{ème} siècle ; charrettes de lait tirées par des chiens dans la Belgique des années 1930),
- pour les mises en mouvement (motorisation animale) : entraînement des tournebroches du Moyen-Âge ; mise en rotation des pierres des rémouleurs jusqu'au XX^{ème} siècle,
- pour le plaisir de les regarder s'entretuer et de parier sur leurs chances respectives, comme encore aujourd'hui en Chine, par la « fabrication » délibérée de chiens DP (Dyssocialisation Primaire : chiens qui ne reconnaissent pas leurs congénères comme appartenant à leur propre espèce et qui, de fait, les considèrent comme des proies/des ennemis),
- pour la chasse, qu'elle soit au gros gibier (« grande vénerie »), plus classiquement en France au petit gibier, à poil ou à plumes,
- pour la recherche des truffes, chères aux papilles et donc à la gastronomie françaises,
- pour détecter les explosifs : Israël a utilisé les premiers chiens détecteurs d'explosifs au début des années 1970 ; un escadron anti-bombes a ensuite été formé à New-York ; en 1977, la R.F.A. utilisait des chiens pour retrouver les explosifs déposés par les terroristes ; en France, le premier emploi des chiens détecteurs d'explosifs a lieu en 1959, pendant la guerre d'Algérie ; l'attentat de la rue Copernic (Paris, octobre 1980) remettra à l'ordre du jour ces chiens spécialisés (NB: les détecteurs à chromatographie gazeuse et ceux à laser à spectroscopie plasma n'ont pas encore autant de réussites opérationnelles que les chiens en ce domaine),
- pour guider des malvoyants : dès 1780, l'hôpital des Quinze-Vingts (Paris 12^{ème}), met en place la première éducation méthodique pour les chiens guides d'aveugles, jusqu'en 1985 où l'E.C.G.A. (École des Chiens Guides d'Aveugles) du Centre-Est est créée à Saint-Georges-de-Reneins (69) (*K. Baudron, 2006*) ; ce jour, la FFAC (Fédération Française des Associations de Chiens guides d'aveugles), reconnue d'utilité publique, coordonne les actions des associations affiliées,
- pour servir de cobaye « technique » : le 3 novembre 1957, l'URSS lance le satellite *Sputnik 2* avec à son bord la chienne Laïka, premier être vivant à quitter la Terre. Elle mourut 7 heures après le lancement, par cause de la surchauffe due à une défaillance du système de régulation thermique ... et très certainement de stress. La cause technique n'a cependant été rendue publique qu'en octobre 2002 (déclaration du D^r Dimitri Malashenkov),
- pour servir de cobaye « biologique » : François Magendie, professeur de médecine au collège de France (1783-1855) puis après lui Claude Bernard, médecin et physiologiste Français (1813-1878), sacrifièrent des milliers de chiens pour



les besoins expérimentaux. Les expérimentations sur les animaux familiers, malgré une (très heureuse) levée de bouclier du grand public, continuent néanmoins (*cf. Services Research Inc., Caroline du Nord, USA, 2010*),

- pour la compagnie : les morphotypages primitifs créés de manière obligatoirement empirique et donc involontaire il y a des dizaines de siècles (les peintures rupestres du Sahara Lybien, env. 5.800 av. J.-C., montrent la présence du morphotype molossoïde ; le bas-relief de Saqqara, en Égypte, env. 2.300 av. J.-C., celle du morphotype graïoïde -S. *Licari, 2006-*), ont débouché sur de réelles techniques de raciation à partir du XIX^{ème} siècle , pour aboutir à ce jour à quelques 400 races très spécialisées, du Yorkshire de moins de 2 kg au Dogue Allemand de 70,
- pour les courses (lévriers) : la toute première course a été organisée à la fin des années 1870 ; l'autorisation légale de ces courses et les caractéristiques des paris mutuels feront l'objet d'une loi en 1933 ; le premier cynodrome sera inauguré en 1936. Aujourd'hui en France la FFSCCL (Fédération Française des Sociétés de Courses de Lévrier) supervise ces courses,
- etc.

La liste semble sans fin.

Le chien est également présent dans nos croyances, antiques comme contemporaines :

- en Mésopotamie antique, la Déesse Babylonienne de la guérison, Gula, épouse de Ninip, avait un dogue protecteur qui figure comme animal purificateur, tandis que le Dieu Marduk, divinité agraire (association vraisemblable chien-paysan/chien-troupeau), possède des chiens,
- les anciens Égyptiens ont bâti la cité de Cynopolis (où, quand un chien mourrait, les habitants de la maison dans laquelle il avait vécu se rasaient la tête et jetaient la nourriture en signe de deuil) en l'honneur du dieu-lévrier Seth, tandis que le dieu Anubis protégeait leurs tombes (*D. Brewer, T. Clark & A. Phillips, «Dogs in Antiquity: Anubis to Cerberus», Warminster, Aris & Philips, 2001*)
- en Grèce, le chien à trois têtes Cerbère, fils d'Échnida et de Typhon, était enchaîné à l'entrée des Enfers pour en garder la porte, terrorisant les morts eux-mêmes, qui devaient tenter de l'apaiser en lui donnant le gâteau de miel déposé dans leur tombe,
- chez les Aztèques, le Dieu-chien Xolotl (traduction « animal » ou « étoile du soir »), frère jumeau obscur de Quetzalcóatl, accompagne les morts au Mictlan (royaume des morts) pendant un voyage de 4 années ; il est également le compagnon du soleil dans le monde souterrain,



- en Chine, le chien T'ien K'uan veille sur les esprits voués à la vie éternelle,
- parmi les figures chrétiennes, Saint-Hubert, Saint-François, Saint-Antoine ou Saint-Roch sont représentés avec un chien,
- dans plusieurs contrées antiques du monde (Hittites, Perses, Romains), la salive du chien, voire sa simple présence, sont réputées curatives par effet de transfert, tandis que le lait de la femelle est récupéré pour servir de contrepoison ; l'*Encyclopædia Iranica* fait également état de [tentatives de] greffes de peau en utilisant le derme canin sur les humains (*S. Licari, 2006*),
- inversement, certaines religions (Judaïsme et Islam notamment) les parent de tous les mépris, notamment alimentaires (*G.-H. Bousquet, «Des animaux et de leur traitement selon le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam», Studia Islamica, 1958*),
- la tradition zoroastrienne de l'Iran ancien respectait énormément le chien, car celui-ci dévorait les cadavres humains et, ce faisant, libérait leurs âmes (*M. Moazami, «La place de l'animal dans la conception zoroastrienne», thèse de doctorat, 1994*),
- etc.

Également dans notre littérature et notre histoire :

- Homère (VIII^{ème} siècle av. J.-C.), « *Odyssée* » : le chien Argos reconnaît son maître Ulysse, pourtant déguisé en mendiant, de retour après dix ans d'absence pour livrer la Guerre de Troie, et meurt à ses pieds,
- Molière (Jean-Baptiste Poquelin - 1622-1673) : « *Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage* » (repris du XIII^{ème} siècle : « *Qui bon chien veut tuer, la raige li met seure* »)
- Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais (1732-1799) : « *Aux qualités qu'on exige d'un chien, connaissez-vous beaucoup de maîtres qui soient dignes d'être adoptés ?* »
- Lord Byron (1788-1824) fit inscrire ces mots sur la pierre tombale de son chien Boatswain, mort de la rage : « *Près de cet endroit / Reposent les restes d'un être / Qui posséda la beauté sans la vanité, / La force sans l'insolence, / Le courage sans la férocité, / Et toutes les vertus de l'homme sans ses vices. / Cet éloge, qui serait une absurde flatterie / S'il était inscrit au-dessus de cendres humaines / N'est qu'un juste tribut à la mémoire de BOATSWAIN, un chien, / Né à Terre-Neuve en mai 1803, / Et mort à Newstead Abbey, le 18 novembre 1808* »



- Victor Hugo (1802-1885), « *Recueil : Les quatre vents de l'esprit* » : « *Un groupe tout à l'heure était là sur la grève, / Regardant quelque chose à terre. - Un chien qui crève ! / M'ont crié des enfants ; voilà tout ce que c'est. - / Et j'ai vu sous leurs pieds un vieux chien qui gisait. / L'océan lui jetait l'écume de ses lames. / - Voilà trois jours qu'il est ainsi, disaient des femmes, / On a beau lui parler, il n'ouvre pas les yeux. / - Son maître est un marin absent, disait un vieux. / Un pilote, passant la tête à sa fenêtre, / A repris : - Ce chien meurt de ne plus voir son maître. / Justement le bateau vient d'entrer dans le port ; / Le maître va venir, mais le chien sera mort. - / Je me suis arrêté près de la triste bête, / Qui, sourde, ne bougeant ni le corps ni la tête, / Les yeux fermés, semblait morte sur le pavé. / Comme le soir tombait, le maître est arrivé, / Vieux lui-même ; et, hâtant son pas que l'âge casse, / A murmuré le nom de son chien à voix basse. / Alors, rouvrant ses yeux pleins d'ombre, exténué, / Le chien a regardé son maître, a remué / Une dernière fois sa pauvre vieille queue, / Puis est mort. C'était l'heure où, sous la voûte bleue, / Comme un flambeau qui sort d'un gouffre, Vénus luit ; / Et j'ai dit : D'où vient l'astre ? Où va le chien ? Ô nuit ! »*
- sans oublier Mark Twain, Aldous Huxley, et tant d'autres ...

Pourtant, alors même que cet être, si différent de nous mais avec lequel nous avons tissé tant de liens, nous servait et nous sert encore une telle myriade incroyable de tâches, le Clergé a interdit pendant des siècles d'appliquer à l'animal une science découverte pour le bénéfice de l'Homme, et la création des écoles vétérinaires a été interdite jusqu'au XVIII^{ème} siècle, celles-ci n'ayant pu voir le jour d'avec Denis Diderot (1713-1784) et les Encyclopédistes (qui formaient alors la « *Société de gens de lettres* », à l'origine de la rédaction du « *Dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers* », 1751-1765).

IV. Aujourd'hui

« Le qualificatif « social » a pour racine étymologique socius, qui signifie compagnon ».

« Il est difficile [alors] de considérer qu'une relation interspécifique, entre deux espèces phylogénétiquement distantes, puisse être considérée comme sociale. Et cela pour deux raisons :

1. *C'est l'espèce qui est sociale, ce qui implique [...] que les individus de cette espèce montrent une tendance spontanée à se regrouper d'une façon ou d'une autre avec des individus de la même espèce. Le qualificatif social peut alors s'appliquer aux interactions et relations au sein des groupes d'individus de cette espèce.*



2. Un tel caractère social n'a pu se fixer au sein de ce qui aurait été des populations interspécifiques qui ne peuvent former des groupes reproducteurs et donner des descendants viables et donc ne pas être soumis au processus de la sélection naturelle [...]. Ce qui existe de fait dans cette relation interspécifique, notamment chien-homme, c'est le regroupement d'individus appartenant chacun à une espèce sociale [...] Le cas de la relation chien-homme rassemble donc des individus ayant acquis chacun, au cours de l'évolution, mais indépendamment, les capacités à s'ajuster à un autre, spécifique, pour maintenir une proximité avec la spécificité additionnelle de l'évolution d'une relation commensale.

Ce type de relation, au cours de l'évolution, a permis au chien de prendre en compte les comportements humains afin de rester à sa proximité »

B.L. Deputte, « *Écologie et socialité du chien* », in: « *Comportement et éducation du chien* », Educagri, 2010

« L'animal répond à nos stimulations.

En revanche, dès que l'on est en présence d'un animal possédant un système nerveux [plus] complexe [...], avec un lobe préfrontal associé aux circuits de mémoire [...], l'animal répond à ce qu'il représente et non plus à ce qu'il perçoit.

Dans ses représentations mentales, nous correspondons à une image qui le trouble fortement ; le processus que nous appelons « amitié » se met en place. »

B. Cyrulnik, « *La fabuleuse histoire des hommes et des animaux* », Hachette, 2008

« En l'absence de langue commune, les émotions sont peut-être le moyen le plus efficace pour établir une communication entre les espèces. »

M. Bekoff, « *Les émotions des animaux* », Payot, 2009

« [...] ce que nos contemporains aiment par-dessus tout dans leurs animaux de compagnie, c'est l'image d'êtres supérieurs, indispensables à la vie d'autrui, que ceux-ci leur renvoient d'eux-mêmes, comme par un effet de miroir, déformant peut-être, mais flatteur. »

J.-P. Digard, « *La révolution domestique* », in: « *La plus belle histoire des animaux* », Seuil, 1999

« Est-il normal de parler à son chien ?



Le chien est-il un substitut affectif à l'enfant, au conjoint ou à l'ami absent ?

L'amour du chien est-il le revers d'un rejet de l'humanité ? »

« Lorsque nous avons affaire à un animal, nous ne nous comportons pas comme lorsque nous allons à l'étranger. Nous ne consacrons aucun effort à apprendre la « langue » de l'espèce à laquelle il appartient. »

J.-P. Digard, « *Des chiens et des humains* », Le Pommier, 2009

« Sans éclat ni tapage, sans que l'on y prenne garde, que l'on s'en félicite ou que l'on s'en désole, l'amour des animaux s'est imposé comme une sorte de « politiquement correct » à la française. »

« [...] l'homme a domestiqué, domestique encore aujourd'hui les animaux avant tout pour satisfaire son besoin intellectuel de connaissance et sa compulsion, mégalomane, de domination et d'appropriation du monde des êtres vivants. »

« C'est l'image d'êtres supérieurs, tout-puissants et indispensables aux autres qu'ils [les animaux] nous renvoient de nous-mêmes. »

« C'est parce que la passion animalière offre à chacun de participer à un phénomène collectif, notamment par le choix d'un animal miroir sur mesure, qu'elle rencontre un tel succès populaire. »

« [...] l'action domesticatoire contient sa propre fin : en capturant, élevant, sélectionnant, dressant des animaux, l'homme produit du pouvoir sur l'animal, c'est-à-dire de la domestication. »

« Dans la domestication, l'homme n'investit pas seulement du technique et de l'économique ; il y met aussi du social, de l'affectif, de l'imaginaire, assez souvent même une part de folie. »

« Que des hommes ne trouvent à se consoler des autres hommes qu'auprès de chiens et de chats, qu'il faille en arriver à une Déclaration universelle des droits de l'animal pour rappeler aux humains leurs devoirs envers les autres espèces, voilà qui ne laisse pas d'inquiéter sur l'aptitude des hommes modernes à vivre ensemble et à prendre collectivement en main leur destin. »

J.-P. Digard, « *Les Français et leurs animaux / Ethnologie d'un phénomène de société* », Hachette, 2005

« À l'abri de nos mots, nous tentons de communiquer avec lui [le chien] pour mieux nous parler à nous-mêmes. »

J. Lessard, « *Comme un chien* », Le Jour, 2002



*« L'acceptation de l'âme animale est la condition de l'unification de l'individu,
et de la plénitude de son épanouissement. »*

Carl C. Jung (1875-1961), 1959, psychiatre, « *l'Homme et ses symboles* », Laffont, 1998

« Le chien a été artificiellement façonné au fil des millénaires pour s'adapter aux besoins et volontés humaines : néoténique pour jouer sa vie durant et satisfaire à nos résurgences adolescentes, pédomorphe pour ressembler à un éternel enfant et faire vibrer notre fibre génitrice et donc protectrice, infatigable pour parcourir sans défaillir nos terrains de chasse et tirer nos traîneaux, puissant pour protéger nos foyers, fouisseur pour traquer la vermine, rassembleur pour garder nos troupeaux, aboyeur pour nous préserver des mauvaises rencontres, grand pour nous donner un statut social, petit pour nous accompagner dans nos foyers citadins, de la variété raciale la plus étendue du monde animal pour s'adapter à nos besoins utilitaires ou à notre simple agrément, queue ou oreilles coupées pour satisfaire à nos critères de beauté d'un moment, si intégré à la niche anthropogénique qu'il ne sait même plus chasser pour se nourrir lui-même.

Le chien a subi tout cela, stoïque et impavide.

Il n'avait pas le choix.

Il ne l'a jamais eu. »

« Le chien est indéfectiblement présent à nos côtés depuis l'époque où nous ne savions même pas tailler la pierre et grognions du fond de nos cavernes.

Il est à nos côtés que nous soyons riche ou pauvre, grand ou petit, beau ou laid, Noir ou Blanc, intelligent ou sot, érudit ou inculte.

Parce que son unique besoin, son unique demande, est d'être avec nous. »

Laurent Meltzer, « *Annexion* », «Articles», 2010

En avant-propos de ce chapitre, je souhaiterais faire un bref détour sur un sujet perdu de vue, à la fois au long de ce texte et à celui de l'Histoire : le loup.

Qu'est-il donc devenu, lui qui fut à l'origine des races canines domestiques actuelles ; lui qui, par-delà la connaissance des événements dont nul contemporain ne saurait se prévaloir, a donné naissance à la plus belle co-évolution de la



troisième planète du système solaire, dans un bras reculé de La Galaxie, au beau milieu de 35 milliards autres (humainement connues à ce jour) « grandes » galaxies (mais qui irait donc prétendre que la vie terrestre est la seule et unique de l'Univers) ?

C'est simple : il a été diabolisé.

Volonté humaine de renier les origines du chien, même en ces temps où la science n'avait pas ses lettres de noblesse, était exercée de manière empirique et sujette aux croyances/théories/religions du moment, mais où le « bon sens » suggérait instinctivement que loups et chiens étaient apparentés ? Possible, peut-être même probable.

Mais examinons quelques aspects de son parcours au travers des âges :

- pendant des siècles, on le traque, le tue, brûle les forêts pour l'en chasser, tandis que quiconque s'oppose à ces agissements est traité pour hérésie (en France : accusation de déviance sur le contenu de la foi et insoumission à l'autorité ecclésiastique légitime),
- dans la Bible des Chrétiens, il est l'ennemi mortel de l'agneau qui symbolise le Christ,
- il est à l'origine des croyances sur les lycanthropes (loups-garous), humains atteints d'une « malédiction » qui les transforme en loups assoiffés de sang à chaque pleine lune ... et pour lesquels les tribunaux moyenâgeux ont jugé des dizaines de milliers de personnes « atteintes »,
- de nos jours encore, en France, le loup (bien qu'ayant disparu du territoire en 1939 et ne s'y étant réintroduit de manière naturelle qu'à hauteur d'une population aujourd'hui estimée entre 73 à 80 individus (*source ONCFS -Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage-, 2010*) est un animal emprunt d'une aura particulièrement négative : mangeur d'hommes, vecteur privilégié de propagation de la rage (les rats et autres rongeurs étant occultés), destructeur de poulaillers, prédateur tout désigné des troupeaux. Et que la France ait ratifié la Convention de Berne (*signée le 19 septembre 1979, entrée en vigueur 1^{er} juin 1982*), qui recommande la protection de l'espèce dans son habitat naturel, ne change en rien les certitudes populaires.

Pour mieux détruire le loup, à tous les sens du terme, ancêtre anxigène et populairement renié du chien domestique, il suffisait simplement de le réinventer. En Diable.

La société humaine l'a fait, sans scrupules, remords ni interrogations.



En oubliant que, au cours de l'histoire de cette planète, les cochons (qui n'ont pas toujours été roses, couleur « d'apaisement » pour les humains occidentaux, car évoquant gentillesse, couleur de peau humaine (*sic*) et *froufrous* de ces dames : la couleur rose des cochons actuels a été artificiellement obtenue au XVIII^{ème} siècle, par sélection génétique de sujets atteints d'albinisme) étaient auparavant noirs et velus (*J.-P. Digard, «L'animal apprivoisé», in: «La plus belle histoire des animaux», Seuil, 1999*) et ont tué et dévoré bien plus d'humains que les loups au cours de l'Histoire. Croyance sélective donc. Comme de coutume.

Mais revenons aux chiens.

Du point de vue humain, le chien a des articulations étranges, sa livrée est poilue, sa truffe humide et frémissante, il possède un fouet qui bat, son odeur est parfois « *de chien mouillé* », ses demandes sont difficiles à interpréter, ses réactions [trop] souvent imprévisibles et ... il peut se gratter le ventre avec une patte postérieure !

Il est un être d'une autre espèce, totalement différent.

Viendrait-il d'une autre planète qu'il n'en serait pas plus étrange.

Notre co-évolution est donc à tout le moins hors norme, scientifiquement sans précédent, affectivement presque inexplicable.

Étonnement supplémentaire, des spécialistes du comportement ont démontré que le chien comprend mieux l'homme, ne serait-ce que par le simple regard, que le chimpanzé, pourtant le plus proche parent génétique de l'humain (*J. Call & M. Tomasello, « The effect of humans on the cognitive development of apes », Reaching into Thought, Cambridge, 1996,* confirmé par *C. Woodward, «Clever Canines. Did domestication make dogs smarter ?», Chronicle of higher education, section Research & publishing, 2005*).

L'étrangeté de la cohabitation commensale homme-chien atteint son paroxysme.

Deux espèces qui n'utilisent pas les mêmes modes communicationnels ni n'ont de structures sociales comparables (si tant est que le chien possède une structure sociale spécifique propre en dehors de son biotope anthropogénique, sans lequel il ne saurait -la plupart du temps- tout simplement pas survivre par lui-même) : la compréhension interspécifique est obligatoirement extrêmement limitée et, si le chien « répond », ce n'est dans la grande majorité des cas que la résultante d'un conditionnement, de la présence d'une motivation ou de celle d'un enjeu, parfois simplement de celle du



simple hasard, mais en aucun cas celle d'une « compréhension » ou même, comme nous aimerions le croire, d'un « amour » pour nous, au sens humain du terme.

Alors que 70% des personnes interrogées pensent que leur chien ira les secourir en cas de danger, les expériences menées sous contrôle scientifique prouvent largement le contraire : le chien ne comprend très souvent pas la situation et finit par s'asseoir et se lécher les pattes à côté de son propriétaire [fictivement] coincé sous une poutre (A. Horowitz, 2009).

L'intégration (*annexion*, selon le terme que j'utilise bien plus volontiers) canine dans la niche anthropogénique a eu cependant des effets inattendus pour l'Homme et son environnement familial/social/interindividuel : celui-ci s'est pris de passion pour cet animal non-humain qui, de simple outil/utilitaire et même animal à consommer, hier, est devenu « *le meilleur ami de l'Homme* », aujourd'hui.

Effet de mode, évolution des mentalités, projection sentimentale/substitut affectif en ces temps de désertification des mêmes noms, statut social par animal interposé ?

La question vaut d'être posée : la confusion entre animal de compagnie et compagnon humain est souvent présente dans les foyers où la pauvreté/déficience affective est, elle, bien présente, tandis que la volonté humaine de s'intégrer socialement dans un groupe plus large et/ou aux idées plus concordantes s'épanouit avec l'esseulement, le rejet ressenti et les difficultés communicationnelles.

Toutefois et *a contrario*, pourrait-on alors dire que les amis d'un célibataire sans enfants sont des substituts affectifs ?

Cette seconde question mérite également d'être posée.

La même intégration (*annexion*) a également eu des effets sur la phylogenèse de l'espèce, ce qui demeure un fait sans précédent : lorsqu'ils ont le choix, les chiens préfèrent rejoindre et s'intégrer aux groupes humains plutôt qu'aux groupes canins (A. Miklòsi, «*Comparative social cognition : From wolf and dogs to humans*», *Comparative Cognition and Behavior Reviews*, 2007).

Sans langage, perceptions sensorielles ni surtout *Umwelt* (J. Johann von Uexküll, (1864-1944), traduction libre «*Le monde autour*», défini en 1919) communs, le chien, cet être d'une autre espèce, a conquis nos cœurs, et, aujourd'hui, la



grande majorité des propriétaires expriment que, pour eux, leur chien est un membre à part entière de leur foyer, voire de leur famille. En France, 52% des propriétaires considèrent leur chien comme un membre de leur famille, 20% comme un enfant, 15% comme un ami, 13% comme un animal (*J.-P. Digard, 2005*).

Le chien est aussi une leçon d'humilité, avec ses 400 races qui cohabitent aujourd'hui sur la planète (357 admises « légalement » par la F.C.I., -Fédération Cynologique Internationale, <http://www.fci.be/> -) et ses 400 millions d'individus de par le monde (*R. Coppinger & L. Coppinger, «Dogs : a new understanding of canine origin, ehavior and evolution», University of Chicago Press, 2001*), toutes interfécondes, conversant avec les mêmes protocoles communicationnels et surtout sans « racisme » (*sic*) aucun, face à l'humain qui utilisent (environ) 6.703 langues (*source Wikipédia, 2010*), a découpé sa planète en 228 pays (*G. Pison, «Tous les pays du monde», Population & Société n° 458, 2009 - données en provenance de la World Population Data Sheet, publiées par le Population Reference Bureau et l'INED -Institut National d'Études Démographiques-, pour la France*) et s'autodétruit pour ses 9.900 religions (*David B. Barrett, «World Christian Encyclopedia» (nouvelle édition), Oxford University Press, 2001*).

Pour les humains, couleur de peau, croyance, lieu de vie ou simple volonté de s'auto-promouvoir sont autant de prétextes aux avilissements, guerres, tortures et tueries intraspécifiques.

Et personne sur cette terre ne s'en émeut : cela semble tellement logique et évident.

Pas pour le chien, ni d'ailleurs pour aucun autre animal non-humain.

Cette leçon d'humilité qui nous est donnée entre-t-elle pour part dans les sentiments que nous éprouvons envers les chiens ? Inconsciemment évidemment ? Une autre question qui mérite d'être posée.

Le chien familial dans la société occidentale est toutefois empreint d'une image duale, dont la projection sociale pourrait finalement être apparentée aux « troubles bipolaires » désormais si (trop ?) fréquemment diagnostiqués par nos psychiatres urbains. Comme l'écrit D. Guillo (sociologue, anthropologue et historien des sciences) dans son ouvrage «*Des chiens et des humains*» (Le Pommier, 2009) : « *On comprend l'attrait que ce modèle peut avoir auprès du grand public, à une époque où le chien tend à être considéré de plus en plus comme un membre de la famille, semblable à bien des égards à un enfant. En effet, ce regard porté sur le chien permet de tisser un réseau serré de connexions signifiantes entre deux figures polaires extrêmement valorisées dans les sociétés occidentales actuelles : celle de l'enfant innocent,*



doux, mais dépendant et voué à être façonné par la main de l'homme ; et celle de l'animal sauvage, capable de violence, mais pur et libre de toute la corruption dont l'humanité est capable. ».

Le chien est-il devenu la représentation de la dualité de l'homme, un instant blanc et l'autre noir (yīn et yáng ?), animal un temps ami et l'autre souffre-douleur, un temps à ses côtés et l'autre rejeté/maltraité, un temps animal de douceur et l'autre « de défense » ?

La question ne peut être écartée d'un revers de main.

Il est conjointement nécessaire de noter qu'il est très « économique », moralement parlant, de posséder/d'interagir avec un chien : l'on n'a pas à s'encombrer de préliminaires sociaux complexes, la communication est culturellement moins « coûteuse » et moins risquée, psychologiquement plus contrôlable aussi ; l'engagement moral est plus modulable, plus modéré, plus facile à adapter aux circonstances et aux humeurs.

En présence d'un chien dans une pièce, qui donc se retiendrait de se percer un bouton ou de se frotter le dos contre un chambranle ? Mais qui donc le ferait en présence d'un autre être humain ? La culture, assurément, nous en retiendrait.

De plus le chien, lui, aussi intégré, incorporé, *annexé* soit-il à son foyer et à la société humaine en général, n'entre jamais directement en concurrence avec le conjoint, l'enfant ou l'ami : il est d'une espèce différente et peut donc à loisir être « mis de côté » au moment opportun.

Un chien observe, certes, avec acuité certes également, mais ne juge ni ne prononce de réponse culturelle.

Quiétude sociale assurée.

« Comme les enfants, comme les primitifs, comme le peuple, les animaux ne prétendent pas.

De là qu'on ne peut leur en vouloir de rien.

De là qu'on n'a jamais à les mépriser.

Immense repos.

Enfin, plus souvent que l'homme, ils sont nobles. »

Henry de Montherlant, «Service inutile», 1935

Vis-à-vis des congénères humains, la quiétude est également de mise puisqu'un chien, au sens strict de la loi française, reste un bien meuble dont le propriétaire a la jouissance totale (article 528 du Code Civil, 07 janvier 1999 : « *Sont*



meubles par leur nature les animaux et les corps qui peuvent se transporter d'un lieu à un autre, soit qu'ils se meuvent par eux-mêmes, soit qu'ils ne puissent changer de place que par l'effet d'une force étrangère. »).

Un chien peut donc, en toute légalité, être cédé, mis à l'écart ou même euthanasié « pour convenance », et, même si, et c'est heureux, de nombreux vétérinaires refusent aujourd'hui ce type d'acte, il reste toujours possible de mettre fin à la vie de son chien en toute légalité, de manière déléguée (ce qui évite tout remords), ou tout simplement par soi-même.

Certains en usent et abusent, chaque campagne de la SPA (Société Protectrice des Animaux, reconnue d'utilité publique en 1860 par Napoléon III : 56 refuges, 12 dispensaires, 3.000 bénévoles, 1.100 délégués enquêteurs) étant là pour le prouver à chaque instant.

La France est championne d'Europe des abandons d'animaux de compagnie ; « *Le record de la honte* » (*Dossier de presse SPA, 1^{er} octobre 2010, p. 5*) :

- plus de 100.000 animaux par an, dont 60% pendant la période d'été,
- parmi ceux-ci, 36.300 (19.200 chiens et 17.100 chats) ont la chance de pouvoir entrer dans l'un des refuges SPA, et 30.200 (17.500 chiens et 12.700 chats) celle de pouvoir être adoptés.

(Source SPA, 2009, Dossier de presse SPA, 1^{er} octobre 2010)

Cela laisse donc au minimum 64.000 animaux domestiques, chiens et chats (sans compter les NAC - Nouveaux Animaux de Compagnie- ni les animaux plus « exotiques »), qui ne sont pas récupérés par les refuges, et plus de 6.000 qui, malgré cette chance, ne retrouvent cependant jamais un foyer, et ce chaque année qui passe. Inexorablement.

Un enquête menée *on-line* par la société Médiaprism (<http://www.mediaprismgroup.fr/>) en août 2010 sur 2.221 répondants constituant un panel représentatif (population française 18 ans et plus, en termes de sexe, âge, catégorie socioprofessionnelle, revenus et taille d'agglomération) indique que les foyers qui ne souhaitent pas accueillir un animal chez eux le font par manque de temps à consacrer à leur animal (62 %), à cause d'un domicile non adapté (49 %) ou du problème des vacances (60 %).

Si l'on ne retient que ce dernier chiffre, on peut alors extrapoler que 40 % des répondants estiment que les vacances ne leur poseront pas de problème avec un animal.

Que pensent-ils donc ?

- qu'ils pourront partir avec lui : cela élimine beaucoup de destinations, notamment celles qui nécessitent un voyage en avion (même si certains aménagements existent auprès des compagnies aériennes, il semble évident qu'il faut



éliminer cette option, ne serait-ce qu'avec la logistique à mettre en place, aux coûts induits et aux règles sanitaires internationales), les vacances de type *trekking*, les circuits itinérants, les voyages organisés, les clubs de vacances ou même le *farniente* dans les hôtels qui n'acceptent pas les chiens (et qui sont en grande majorité, puisque, logiquement économique obligeant, la quiétude des clients est le meilleur vecteur promotionnel desdits hôtels) ... il reste globalement les vacances dans la famille, en location ou en camping. Réducteur !,

- qu'ils ne partiront tout simplement pas en vacances : pendant 10 ou 15 ans ? On peut rester dubitatif sur un engagement à si long terme ...,
- qu'ils mettront leur animal en garde (particulier ou chenil) : au tarif journalier de 15 à 25 €, soit un budget de 225 à 375 € pour une quinzaine de jours d'absence en été, ou de 525 à 875 € si la garde est systématique pendant les 5 semaines de congés payés annuels des salariés : qui aura fait le calcul avant de se décider à adopter un chien ?

Certains foyers auront cependant certainement quand même pensé et prévu tout cela ... mais il sont aussi très loin de représenter les 40 % cités plus haut : les statistiques des abandons d'animaux en période estivale sont bien là pour nous le prouver chaque année, encore et encore.

Mais ces chiffres déjà terribles seraient certainement encore plus importants si certaines fonctions que le chien occupait auparavant et qui n'ont plus lieu d'être (par exemple entraînement de tournebroche - voir chapitre précédent-) n'avaient pas été remplacées par des fonctions plus « modernes », en tout cas plus en relation avec l'humain du XXI^{ème} siècle.

Outre la chasse, la garde des troupeaux, la défense, l'aide aux malvoyants et la compagnie par exemple, qui sont des fonctions canines existantes depuis longtemps et qui perdurent aujourd'hui, de nouvelles tâches sont confiées aux chiens :

- pour détecter les drogues, armes, explosifs ou même certains produits agricoles pouvant être porteurs de parasites et/ou de maladies, comme par exemple en France les « *Maîtres de chien pour la détection des produits stupéfiants ou des explosifs (catégorie B ou C)* » des Douanes, dont les membres sont spécifiquement formés à l'École Nationale des Brigades des Douanes de La Rochelle (ENBD) pendant un an, ou au Canada l'ASFC (Agence des Services Frontaliers du Canada) qui dispose actuellement de 72 équipes maître-chien spécialisées dans ces recherches et détections,



- pour la recherche des victimes de catastrophes naturelles, incendies ou guerres (« chiens de décombres »), comme par exemple en France l'association U.L.I.S. (Unité Légère d'Intervention et de Secours - <http://www.ulisfrance.fr/>), constituée en association Loi 1901 et composée de Sapeurs-Pompiers,
- pour les opérations de police pouvant nécessiter la force : le RAID (Recherche Assistance Intervention Dissuasion), groupe d'élite de la Police Nationale Française, dispose actuellement de trois « chiens d'assaut » (actuellement des Malinois),
- etc.

Au-delà de ces nouvelles fonctions devenues nécessaires par l'augmentation de la violence et de la criminalité perpétrées par l'espèce humaine envers elle-même (en raisonnant en terme d'espèce, ce qui reste phylogénétiquement acceptable mais ne l'est manifestement plus au regard des exactions constatées chaque jour dans nos sociétés, l'individu étant devenu le seul et unique centre d'intérêt de lui-même), le chien trouve heureusement également sa place dans des missions plus « positives », ou en tout cas moins « guerrières » :

- promener un chien augmente -logiquement- l'activité physique et donc prévient en partie l'obésité (*H. Cutt, B. Giles-Corti, M. Knuiman, A. Timperio & F. Bull, «Understanding dog owners' increased levels of physical activity», American Journal Public Health, 2008*) et/ou la perte de mobilité due à l'âge (*R.J. Thorpe Jr, E.M. Simonsick, J.S. Brach, H. Ayonayon, S. Satterfield, T.B. Harris, M. Garcia & S.B. Kritchevsky, «Dog ownership, walking behavior, and maintained mobility in late life», Journal of American Geriatrics Society, 2006*),
- quelles que soient les études réalisées, et elles ont été légion (*N.E. Richeson, «Effects of animal-assisted therapy on agitated behaviors and social interactions of older adults with dementia», American Journal of Alzheimer's Disease & Other Dementias, 2003 / P. Raina, D. Waltner-Towes, B. Bonnette, C. Woodward & T. Abernathy, «Influence of companion animals on the physical and psychological health of older people», Journal of the American Geriatrics Society, 1999 / etc.*), les conclusions sont sans appel : les personnes âgées propriétaires d'animaux de compagnie consultent un médecin en moyenne 15 % moins souvent et, en Allemagne par exemple, on note que le nombre de nuits passées en hôpital est réduit de 32 % (*S. Ciccoti & N. Guégen, 2010*), tandis que les économies sur les dépenses de santé s'élèveraient à 4,5 milliards d'euros pour ce pays (*B. Headey & P. Krause, «Health benefits and potential budget savings due to pets : Australian and German survey results», Australian Social Monitor, 1999*),



- d'un point de vue directement médical, les chiens spécialement formés sont désormais capables de prévenir leur propriétaire épileptique de l'imminence d'une crise (*V. Strong, S. Brown, M. Huyton & H. Coyle, «Effect of trained seizure alert dogs on frequency of tonic-clonic seizures», Seizure, 2002*), ou diabétique de celle d'une hypoglycémie imminente (*M. Chen, M. Daly, S. Natt & G. Williams, «Non-invasive detection of hypoglycemia using a novel, fully biocompatible and patient friendly alarm system», British Medical Journal, 2000*),
- la TMA (Thérapie par Médiation Animale, également appelée zoothérapie), a fait son apparition ... et ses preuves thérapeutiques : la présence anxiolytique des chiens sur les personnes atteintes de certains troubles mentaux générant de l'anxiété (comme la schizophrénie par exemple) a été démontrée (*S.B. Barker & K.S. Dawson, «The effect of animal-assisted therapy on anxiety ratings of hospitalized psychiatric patients», Psychiatric Services, 1998 / Z. Kovacs, S. Rozsa & L. Rozsa, «Animal assisted therapy for middle-aged schizophrenic patients living in a social institution», Clinical Rehabilitation, 2004*) ; leur présence bénéfique pour développer les interactions sociales chez les enfants autistes également (*F. Martin & J. Farnum, «Animal-assisted therapy for children with pervasive developmental disorders», Western Journal of Nursing Research, 2002* - Étude plusieurs fois confirmée ensuite),
- une autre forme de TMA voit actuellement également le jour : la possibilité de réduire le taux de récurrence des prisonniers et de faciliter leur réinsertion sociale en introduisant des chiens dans le milieu carcéral, avec mission aux détenus de s'en occuper et/ou d'apprendre un métier en relation avec eux : pour exemples la sensibilisation avec le « *Pet Visitation Program* » au Central New Mexico Correctional Facility (Los Lunas, Nouveau-Mexique, USA), le dressage en milieu carcéral avec le projet « *POOCH* » (*Positive Opportunities - Obvious Change with Hounds*, McLaren School, Oregon Youth Authority, Oregon, USA) ou son cousin « *Friends For Folks* » (Lexington Assessment and Reception Center, Lexington, Oklahoma, USA), la formation au toilettage et à la garde en chenil au Centre correctionnel pour femmes de Burnaby (Maple Ridge, Colombie-Britannique, Canada), ou à l'élevage et au dressage à l'Établissement pour femmes Nova (programme « *Pawsitive Directions* », Truro, Nouvelle-Écosse, Canada). La liste est longue ... et les résultats résolument étonnants : une étude menée entre 1993 et 1999 par Sandra Merriam-Arduini sur une population de mineurs incarcérés (dont le taux de récurrence « normal » est de 60 %) a démontré que ce taux était réduit très exactement à zéro pour les prisonniers qui avaient été « soumis » au programme « *POOCH* » (étude confirmée en 2003 - *E.O. Strimple, «A history of prison-animal interaction programs», The American Behavioral Scientist*),



- chez « monsieur-tout-le-monde », posséder un chien est un facteur de stabilité émotionnelle, voire de meilleur optimisme, d'une joie de vivre plus accentuée en un mot : l'animal est générateur de joies simples (rituel de la fête du retour, demandes d'interactions affectives psychologiquement valorisantes, possibilité de lui confier sans jamais être jugé secret d'amour et déboire professionnel, revers de vie et émoi furtif, perte anxiogène et euphorie passagère), tandis que nous nous adressons à lui en utilisant le registre linguistique « *Doggerel* » (« *bad poetry* » - en anglais, désigne une poésie mal construite / faite de vers de mauvaise qualité), comme pour nos enfants en bas âge, afin que l'émotion soit présente dans toute communication et que notre message soit adapté aux facultés de compréhension de notre vis-à-vis ... tout cela bien évidemment ne pouvant qu'engendrer également un revers de médaille : la disparition d'un chien peut poser de sérieux problèmes à son propriétaire : un deuil en cinq phases (négation, colère, culpabilité, chagrin et dépression, puis enfin acceptation) se doit d'être observé, sous peine de voir perdurer des traumatismes psychologiques sérieux (*Laure Le Bail, «La mort de l'animal de compagnie», Thèse pour le Doctorat vétérinaire, 2003*),
- dans le développement de l'enfant, la présence du chien est un facteur désormais certain d'augmentation des facultés empathiques, facultés qu'il conserve ensuite toute sa vie, y compris vis-à-vis des autres humains, ce qui fait de lui un être mieux intégré dans la société, plus soucieux des autres, plus « sympathique » en un mot (*R.H. Poresky, «Compagnon animals and others factors affecting young children's development», Anthrozoös, 1996 / L.L. Morton & B. Daly, «An investigation of human interactions and empathy in children : An investigation of human-animal interactions and empathy as related to pet preference, ownership, attachment, and attitudes of children», Anthrozoös, 2006*).

Mais abordons maintenant l'aspect social.

N'avons-nous jamais entendu « *J'ai passé Noël avec mon ami médecin.* » ou « *Je suis très lié avec mon ami P. D.-G.* » ... mais si peu souvent (jamais ?) « *J'ai un copain éboueur.* », la différence entre « *ami* » et « *copain* » étant déjà, en elle-même, significative ?

N'entendons-nous pas régulièrement « *On a gagné* » mais « *Ils ont perdu* » ... en parlant de la même équipe (*R.B. Cialdini, R.J. Borden, A. Thorne, M.R. Walker, S. Freeman & L.R. Sloan, «Basking in reflected glory : Three (football) field studies», Journal of Personality and Social Psychology, 1976*) ?



Ces distinctions sont loin d'être simplement rhétoriques, mais bien plutôt symptomatiques, et affirmations peu voilées de ne pas se prévaloir trop ouvertement d'accointances envers les statuts sociaux « inférieurs », ou de simplement savoir se désolidariser d'eux en cas de déboire, conjoncturel ou non.

Ceci étant également certainement encouragé par notre système social qui, bien qu'il s'en défausse régulièrement et avec force voix, ressemble quand même bien étrangement à celui d'un système purement pyramidal basé sur les strates (castes ?) sociales.

Il en va de même pour le chien que l'on accueille dans son foyer : à ce jour, force est de devoir se demander si celui-ci n'est pas souvent utilisé comme élément à mettre en avant pour affirmer un certain statut.

De la même manière que l'étiquette sociale s'établit également (surtout ?) au travers de ceux de notre espèce que nous côtoyons, il ne serait socialement pas intéressant de se prévaloir d'un chien qui ne serait pas ceci ou cela, comme ceci ou comme cela, ne saurait par faire ceci ou cela : au Japon, le Tosa-Inu est considéré comme un Samouraï ; aux USA, 80 % des propriétaires de Pitbulls ont un casier judiciaire (ce qui est en corrélation avec les travaux de *L. Ragatz, W. Fremouw & T. Thomas, « Vicious dogs : The antisocial behaviour and psychologicals characteristics of owners, Journal of Forensic Science, 2009 »*) ; en France, avoir un chien « in » (Jack Russel/Dechavanne (*sic*) ?) est signe d'attitude « branchée », être propriétaire d'un « chien de poche » (Yorkshire ?) fait très « classe », détenir un chien de chasse fait très « gentleman farmer ».

Il y a à l'évidence projection du *moi* de ces propriétaires, au travers de leur animal, afin d'essayer d'obtenir un statut social convoité et/ou une reconnaissance attendue (« *Pris ensemble, ces différents résultats font dire aux psychologues que, finalement, le chien ou le chat sont des êtres qui nous permettent de nous sentir mieux car ils nous valorisent indirectement* », *S. Ciccotti & N. Guéguen, « Pourquoi les gens ont-ils la même tête que leur chien ? », Dunod, 2010, p. 10*).

La mode des expositions et concours (*Euro Dog Show, Animal Expo, ...*), disciplines « sportives » (*Obé-rythmée, Fly-Ball, Agility, Ring* -« mordant »-, ...) et autres « examens » (*TAN -Test d'Aptitude Naturelle-*, ...), sans compter que pratiquement chaque race (pure, évidemment !) possède son propre « Club de Race », ou encore que l'on rencontre énormément de sectarisme sur la plupart des *fora* réservés à la race, et/ou à la discipline en question, sont autant d'indicateurs que le chien est devenu un réel reflet de position sociale, défendue avec force et même parfois agressivité,



du moins par écrits interposés (il reste entendu que l'humain se sent bien plus à l'aise -et même au-delà, cela étant traduit par de multiples débordements, à tel point que chaque forum est désormais automatiquement assorti de « Modérateurs »- en restant anonyme derrière son clavier d'ordinateur qu'en face d'un autre humain).

Le plus étonnant reste cependant que ce ne sont jamais les propriétaires qui sont récompensés pour eux-mêmes, ce qu'ils savent faire ou ce qu'ils sont, mais l'animal qu'ils détiennent : personne n'est visiblement surpris qu'unetelle ou untel reçoive une distinction quelconque pour quelque chose qu'elle/il n'a pas réalisé elle/lui-même.

L'animal devient le propriétaire, le propriétaire est assimilé aux « performances » de son animal.

Moins organisé mais tout aussi réel, le chien est devenu catalyseur d'interactions sociales très important, « fonction » qui n'est assurément pas restée inconnue et qui donc, de par le fait, est également régulièrement utilisée, consciemment ou non.

Parmi les nombreuses expériences menées sur le sujet, je souhaiterais en développer rapidement une, réalisée par N. Guéguen & S. Ciccoti et relatée dans leur ouvrage « *Domestic dogs as facilitators in social interaction : An evaluation of helping and courtship behaviors* » (Anthropozoös, 2008) : un jeune homme d'une vingtaine d'années (jugé charmant par les dames), doit se présenter aux jeunes filles marchant seules dans la rue, leur dire qu'il les trouve jolies et leur demander leur numéro de téléphone. Les taux de réussite enregistrés sont les suivants :

- présentation seul : environ 9 %
- présentation avec un chien (race indéfini, environ 12 kg) : environ 28 %
- présentation avec un chiot (très beau Malinois) : plus de 46 %

Le chien, de son côté, est le seul animal au monde à ne savoir vivre qu'auprès des hommes : laissé à lui-même, loin des zones habitées, il ne sait plus chasser efficacement ; leur technique de chasse a même été qualifiée de « calamiteuse » (A. Horowitz, 2009)

« Il est important de comprendre que chaque chien est totalement dépendant des personnes qui en prennent soin »

Code des pratiques recommandées pour les chenils du Canada,

Association Canadienne des médecins vétérinaires, 1994



Pourtant, tous les scientifiques concernés par l'étude du chien s'accordent à dire que le comportement de ce dernier est loin d'être allocentrique : *Canis Familiaris* est ataviquement opportuniste.

Cela ne nous gêne cependant aucunement pour l'accueillir dans nos foyers, le cajoler et lui dire « des mots doux » : volonté inconsciente, encore une fois, d'une communication affective, sans nul doute.

La possession d'un chien de compagnie s'accompagne aussi, et c'est le revers de la médaille, de pratiques déplorables :

- en France, 60.000 chiens sont volés chaque année, représentant le troisième commerce illégal en volume financier, juste après la drogue et la prostitution (*M. Cosquet, «Attention: les nouvelles méthodes des voleurs de chiens», 30 millions d'amis, 1997*),
- plus désagréable encore : « *Il existe [...] une corrélation entre l'abandon d'un animal et son prix : un chien reçu en cadeau est gardé en moyenne dix-sept mois, alors qu'un chien payé \$100 est gardé en moyenne trois ans.* » (*C. Danten, «Un vétérinaire en colère - Essai sur la condition animale», VLB, 1999*)

Un autre aspect doit être abordé : tout le monde n'est pas cynophile, loin de là.

Plus particulièrement et même si ce sont souvent les chiens qui sont traités de « racistes » (*sic*), ce sont avant tout les représentants de certaines ethnies qui projettent leurs émotions sur les chiens, ceux-ci réagissant alors et comme toujours comme de véritables « éponges émotionnelles ».

C'est d'ailleurs étrange, car alors que pour les ressortissants musulmans (nombreux en France, pour la plupart issus d'Afrique du Nord ou d'Afrique Noire) le chien est une créature particulièrement impure, on ne trouve dans le Coran aucun verset dépréciatif de cet animal, contrairement à la Bible des chrétiens (« *Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les porceux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, ne se retournent et ne vous déchirent.* ». *Matthieu 7:6*), ce qui a certainement donné naissance aux expressions métaphoriques que nous connaissons tous : « *Être traité comme un chien* », « *Une vie de chien* », « *Qui couche avec un chien se lève avec des puces* », etc.

Côté Islam, si le Coran est effectivement exempt de dispositions défavorables aux chiens, ce sont dans les *hadits* (dits et paroles du Prophète) que l'on trouve plusieurs dépréciations de l'animal, y compris le très important fait qu'un chien qui rôde à proximité d'un croyant en prière annule la *salât* (*salât / salâh / namâz* : prière islamique, second des cinq piliers de l'islam) (*C. Pinguet, «Chiens dits «éboueurs» : le cas d'Istanbul», Ethnzootechnie n° 78, 2006*).



Outre les aspects religieux et/ou historiques, certaines personnes n'aiment tout simplement pas les chiens, ou bien certains animaux, ou bien encore les animaux en général.

Il peut alors s'agir :

- de goûts simplement personnels (ontogénétiquement parlant, l'individu en question n'aime pas les animaux, comme un autre n'aimerait pas le fenouil ou la pluie),
- d'une réelle phobie (cynophobie *-peur malade des chiens-* dans le cas du chien), dont la thérapie relève des disciplines psychologiques envers l'humain,
- d'une problématique directement liée à l'incivisme des propriétaires de chien : les déjections canines qui ponctuent les trottoirs français (malgré l'arrêté du 2 avril 2002, *-B. Delanoë, Paris-*, qui fait obligation du ramassage, même dans les caniveaux, et prévoit une amende de 35 €) sont une grande source de ressentiment (à juste titre !) pour beaucoup, de soucis sanitaires certains (enfants, poussettes, *caddies*, etc.), voire de réels dangers pour d'autres (malvoyants, handicapés moteur en béquilles ou fauteuil roulant, etc.) : pour 147.000 à 200.000 chiens (selon les différentes sources), 12 ou 16 tonnes d'excréments canin (selon les différentes sources) seraient recensées journalièrement à Paris, dont le traitement coûterait 11 millions d'euros à la municipalité, soit 1,5% du budget de la ville (source Mairie de Paris). 650 accidents annuels seraient recensés suite à des glissades sur des déjections canines dans la capitale (*D. Guillo, «Des chiens et des humains», Le Pommier, 2009*),
- d'une phobie « induite », générée par les faits relatés dans les médias, notamment avec le support Internet qui permet la diffusion instantanée de tout (et de n'importe quoi), sur les problèmes de morsures de chiens : en France, on dénombre 500.000 morsures chaque année, ce qui représente environ 18 morsures de chien pour 1.000 habitants, dont 3 nécessitent des soins médicaux. Mais les enfants de moins de 10 ans sont victimes de 60 % des morsures mortelles et, leur visage étant plus proche de la gueule d'un chien, nécessitent 3,2 fois plus de soins que les adultes. (données regroupées *J.R. Avner & M.D. Baker, «Dog bite in urban children», Pediatrics, 1991 / J.J. Sacks, M. Kresnow & B. Houston, «Dog bites : how big a problem ?», Injury prevention, 1996 / H.B. Weiss, D.I. Friedman & J. Coben, «Incidence of dog bite injuries treated in emergency departments», The journal of the American Medical Association, 1998*).

... Même si l'on oublie (consciemment ?) qu'il est dommage et dommageable qu'à la fois aucune prévention ne soit dispensée dans les écoles, que les parents n'aient pas le simple bon sens de s'informer avant d'accueillir un chien



dans leur foyer ou même de laisser leur enfant en caresser un dans la rue sans aucune précaution, et plus généralement que les médias confondent systématiquement dangerosité et agressivité, occultant également très soigneusement qu'un chien qui mord a toujours une excellente raison ... et que la vitalité et les gestes brusques, voire menaçants (tirer la queue, réveiller brusquement, jeter un objet, crier, etc.), de certains enfants envers les animaux ne peut certainement pas être mise hors de cause (*J.L. Millot, J.C. Filiatre, A.C. Gagnon, A. Eckerlin & H. Montagner, « Children and their pet dogs : How they communicate, Behavioral Processes, 1988*),

De même que l'on oublie également, cette fois-ci très certainement consciemment car il est politiquement très incorrect de le souligner, que les études scientifiques démontrent qu'un enfant tortionnaire d'animaux aujourd'hui a une plus grande chance de devenir un être violent plus tard (*L. Merz-Perez, K.M. Heide & J.J. Silverman, « Childhood cruelty to animals and subsequent violence against humans », International Journal of Offender Therapy and Comparative Criminology, 2001*, corroboré 4 ans plus tard par *S.F. Talichet & C. Hensley, « The social and emotional context of childhood and adolescent animal cruelty. Is there a link to adult interpersonal crimes, International Journal of Offender Therapy and Comparative Criminology, 2005*).

V. Demain

*« Et ce sont ces perspectives qui dessinent désormais l'avenir :
si les animaux ne sont plus des outils, que devient notre légitimité à les exploiter ? »*

B. Cyrulnik, *« La fabuleuse aventure des hommes et des animaux » / « Épilogue : la réconciliation »*, Hachette, 2001

Demain, que deviendra la co-évolution humain/canin ?

Celle-ci ayant commencé il y a tant de millénaires, il n'y a aucune raison pour qu'elle s'arrête brusquement.

Le chien restera très certainement le commensal de l'homme pendant encore très longtemps, probablement pour toujours, du moins jusqu'à ce qu'un événement, naturel ou non, en décide autrement.

La régionalisation chère aux années 1980 n'a pas porté ses fruits : les Français restent concentrés dans les grandes villes métropolitaines, le plus souvent par faute de trouver du travail ailleurs, et non pas par goût ; aussi la désertification affective ne pourra certainement que perdurer, voire s'accroître, dans les villes françaises qui se transforment peu à peu en mégapoles de plus en plus déshumanisées, avec leurs cortèges de personnes en déficit, voire en détresse, affectif.



Ce faisant, l'envie/le besoin de sentir à ses côtés un être chaleureux, qui ne nous contredit ni ne nous juge, toujours fidèle et impatient de nos caresses, à tout instant présent pour nous exclusivement, ne pourra que lui aussi perdurer et certainement s'accroître.

Il est probable que la médecine vétérinaire va tenter d'allonger l'espérance de vie des chiens afin d'être en meilleure corrélation avec celle des hommes de demain (la prévision de l'espérance de vie en France en 2050 sera certainement de 82 ans pour les hommes et 90 ans pour les femmes - *Quid 2004, R. Laffont, 2003*).

Il est probable également que la même médecine, ainsi d'ailleurs que son aéropage d'industriels qui tirent tant de profit avec le marché des animaux de compagnie, iront de conserve vers une meilleure santé, améliorant qui tel antiparasitaire et qui telle croquette.

Parallèlement, nous pouvons compter sur l'imagination humaine pour trouver au chien de nouvelles utilisations, de nouvelles fonctions, de nouvelles spécialisations ... et puis, si parmi les races actuelles aucune ne répond exactement à tel besoin, l'Homme contrôle désormais parfaitement les protocoles de « mise au point » d'une nouvelle race.

Espérons cependant que les lois et décrets, mais surtout la jurisprudence (bien plus prompte), iront dans le sens de la sauvegarde de ces animaux si indéfectiblement liés/*annexés* à nous ... et que les sanctions, de simples menaces ou condamnations purement symboliques aujourd'hui, se mueront en réelles épées de Damoclès pour qui ne respectera pas -au sens premier du terme- les animaux.

Et le chien, dans tout cela ?

Il restera sans aucun doute lui-même : annexé à l'Homme, pour le plus grand bonheur de ce dernier, envers et contre tout.

Pour son plus grand bonheur à lui également ?



VI. Épilogue

Cet essai s'achève ici.

Il n'aura rien démontré ; ce n'était ni son but ni sa volonté.

Tout au plus compilé et ordonné certaines données.

Pourquoi donc deux espèces si différentes se sont-elles rapprochées ?

Si LA réponse ne peut être explicitée, ou même scientifiquement approchée en l'état actuel de nos connaissances, la convergence et la complémentarité des éléments soumis ci-avant pourront peut-être constituer un « faisceau de présomptions suffisamment [graves,] précises et concordantes » afin, sinon d'établir un lien causal, du moins susciter quelques réflexions de la part du lecteur.

Mais la coexistence et surtout la co-évolution de l'humain et du canin sont anthropologiquement et sociologiquement bien plus problématiques : co-émerger est une chose, co-perdurer pendant des dizaines de millénaires en est une tout autre.

La véritable interrogation perdure donc : pourquoi donc deux espèces si différentes sont-elles restées conjointes pendant tout ce temps ? Pourquoi continuent-elles de cohabiter avec autant d'empathie et, malgré toutes les horreurs du quotidien, avec, et c'est heureux, la plupart du temps autant de bonheur ?

Loin de l'ambition du présent essai d'y apporter réponse.

S'il pouvait toutefois susciter quelques menues interrogations, alors son humble quête serait largement atteinte.

Laurent Meltzer, novembre 2010



VII. Crédit bibliographique

- BALDIN Damien, « *Le chien, animal exemplaire d'une anthropologie historique des relations hommes-animaux en temps de guerre (1914-1918)* », in: Ethnozootechnie n° 78, «*Le chien : domestication, raciation et utilisations dans l'histoire*», 2006
- BAUDRON Karine, « *Le chien guide d'aveugle - repères historiques* », in: Ethnozootechnie n° 78, «*Le chien : domestication, raciation et utilisations dans l'histoire*», 2006
- BEKOFF Marc, « *Les émotions des animaux* », Payot, 2009
- CICCOTI Serge & GUÉGUEN Nicolas, « *Pourquoi les gens ont-ils la même tête que leur chien ?* », Dunod, 2010
- Collectif Pascal PICQ, Jean-Pierre DIGARD, Boris CYRULNIK et Karine Lou MATIGNON, « *La plus belle histoire des animaux* », Seuil, 2000
- CYRULNIK Boris, assisté de Karine Lou MATIGNON et Frédéric FOUGEA, « *La fabuleuse aventure des hommes et des animaux* », Hachette, 2008
- CYRULNIK Boris, « *Mémoire de singe et paroles d'homme* », Hachette, 2009
- DANTEN Charles, « *Un vétérinaire en colère - Essai sur la condition animale* », VLB, 1999
- DIGARD Jean-Pierre, « *Essai d'ethno-archéologie du chien* », in: Ethnozootechnie n° 78, «*Le chien : domestication, raciation et utilisations dans l'histoire*», 2006
- DIGARD Jean-Pierre, « *Les Français et leurs animaux / Ethnologie d'un phénomène de société* », 2005
- DEPUTTE, Bertrand L., « *Domestication du chien : réflexions éthologiques* », in: Ethnozootechnie n° 78, «*Le chien : domestication, raciation et utilisations dans l'histoire*», 2006
- GUILLO Dominique, « *Des chiens et des humains* », Le Pommier, 2009
- HOROWITZ Alexandra, « *Dans la peau d'un chien* », Flammarion, 2009
- LESSARD Jean, « *Comme un chien* », Le Jour, 2002
- LIGNEREUX Yves, « *Des origines du chien* », in: Ethnozootechnie n° 78, «*Le chien : domestication, raciation et utilisations dans l'histoire*», 2006
- LICARI Sophie, « *Éléments d'émergence des principaux types de chiens à la lumière de témoignages iconographiques* », in: Ethnozootechnie n° 78, «*Le chien : domestication, raciation et utilisations dans l'histoire*», 2006



- LICARI Sophie, « *Fonction rituelle du chien ; première utilisation ?* », in: Ethnozootechnie n° 78, «*Le chien : domestication, raciation et utilisations dans l'histoire*», 2006
- MILLIET Jacqueline, « *Regard de l'anthropologue sur la cynophagie aujourd'hui* », in: Ethnozootechnie n° 78, «*Le chien : domestication, raciation et utilisations dans l'histoire*», 2006
- TRIQUET Raymond, « *Combats de chien, chiens de combat, et l'homme* », in: Ethnozootechnie n° 78, «*Le chien : domestication, raciation et utilisations dans l'histoire*», 2006